

Philippe Thireau

Benjamin Constant
et Isabelle de Charrière
Hôtel de Chine et dépendances



ÉDITIONS
CABÉDITA
2015

DU MÊME AUTEUR

Le Voyageur distant ou Bonjour Stendhal, Adieu Beyle,
Jacques André éditeur, Lyon, 2012.

Le Sang de la République, Cêtre, Besançon, 2008.

Couverture : Aquarelle Mélanie Kerebel

© 2015. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-733-7

Introduction

Benjamin Constant ne connut pas sa mère Henriette de Chandieu: elle mourut en couches, on l'oublia bien vite; Juste Constant, l'époux mal aimant, ne la pleura pas. Nul n'entretint Benjamin de la vie de la jeune parturiente; il s'en fut ainsi dans l'existence avec dans le gosier une question jamais formulée car, dans les yeux de ses proches, dans le recoin des âmes, nulle aide ne frayait le chemin à l'enfant.

Privé des sucs essentiels, lait, larmes inondant le sein rassurant, privé du regard aimant de la mère, un regard perdu dans la nuit, l'enfant alla en aveugle. Son père voulut en faire un grand homme: il y réussit. Ainsi le petit refusa d'épouser son enfance et singea les adultes, parlant comme eux, écrivant des histoires édifiantes en bas âge, lisant le grec lorsque d'autres écoutaient des histoires simples à la veillée, écrivant des lettres aimantes à grand-maman et réclamant de l'amour en retour.

Il chercha la femme dans toutes les femmes et souffrit de se perdre en elles. En retour, il les tortura bien.

Il devint opiomane dans les bras de Belle de Zuylen à vingt ans sonnés, se perdit dans le jeu, aima une ombre à la folie. Il écrivit *Adolphe* et cela suffira à sa gloire littéraire; au détour d'une phrase, il raconta à propos dans son journal, ou bien ailleurs, dans une lettre, je ne sais plus: «Je passais mes nuits sans dormir»; il passa sa jeune vie dans l'éveil permanent. En 1787, à Paris, dans l'étourdissement de l'opium partagé avec Belle de

Zuylen, il perça enfin les ténèbres. De sa relation intime avec Belle, on sait peu. Le tout est contenu dans une phrase courte du *Cahier Rouge (Ma Vie)*: «Mais nous nous trouvâmes bientôt dans des rapports plus intimes et plus essentiels.» Cela dura quelques années.

Cette femme qui inspira les féministes du XX^e siècle, Simone de Beauvoir entre autres, ne voulut jamais se marier par amour pour ne point tomber sous la tutelle des sens, les sens qui emportent toute raison et créent trop de dépendance au mari; elle se maria donc assez platement avec un brave mathématicien des environs de Neuchâtel, un homme un peu bègue, un peu lent, doux et respectueux de la liberté de son épouse. Elle le trompa. Il en fut malheureux.

On dit que Belle ne pensait qu'à elle; elle était dépressive et opiomane; elle écrivit quelques romans qui marquèrent l'époque et entra dans l'âge en compagnie de Benjamin, son cadet.

Que se dirent, que firent les tendres amis entre opium et nuit? Quels gestes osèrent-ils? Leurs esprits brillants furent amants jusque dans les blancs séparant les lignes de leur correspondance.

Passion froide

En 1793, alors gentilhomme ordinaire à la cour du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, Benjamin Constant, âgé de vingt-six ans, séduisit Charlotte de Hardenberg¹, une jeune femme mariée au baron de Marenholz depuis un lustre. Benjamin était lui-même flanqué d'une épouse, une dame Wilhelmine qu'on appelait Minna, plutôt volage et qu'il aimait par bonté d'âme, il disait lui-même « par complaisance », si bien qu'il sembla s'offusquer en pure forme de la liaison de celle-ci avec un jeune homme de dix-huit ans, un aristocrate russe. Voire ! Le bonhomme jura bien de se venger non du délit d'adultère, mais du bonheur que les amants connaissaient en sa présence et que lui n'éprouvait pas. Il lui fallut une proie ; il chercha dans tout Brunswick une femme qui serait à son goût et qui lui ferait passer les images salaces de son épouse pâmée dans les bras du Moscovite. Voilà qu'un soir une douairière lui signala un joli minois qui s'ennuyait ferme en compagnie de son époux ; il courut chez elle le 11 janvier 1793 au soir, la trouva désirable et portant de beaux seins, ignora l'époux, s'en retourna quasi séant, écrivit à la donzelle un joli billet comme il savait les tourner et lui proposa tout à trac de convoler ! Rien moins que cela en vingt-quatre heures ! Charlotte répondit assez sèchement, tergiversa un peu ; elle sembla cependant, jour après jour, proche de céder ;

¹ Georgine Charlotte Augusta de Hardenberg avait 19 ans à l'époque de sa rencontre avec Benjamin en 1793. Elle était la fille du comte Hans Ernst de Hardenberg, conseiller de la légation de Hanovre. Benjamin Constant l'épousa tardivement en secret le 5 juin 1808.

c'est l'amitié d'abord qui les lia, puis la passion après un mois de colin-maillard, le mari de la belle jouant du violon et elle, de plus en plus resplendissante aux yeux de Benjamin, la poitrine soulevée, jouant l'abandon; le voilà presque vengé, pas encore tout à fait. Car le mari se mit à être jaloux, ce qui était forcément une faute de goût! Benjamin et Charlotte durent dès lors ruser pour s'apercevoir.

Ah! les larmes de Charlotte, l'eau claire de ses yeux roulant en cascade sur le fragile édifice des sens, ce tableau ne pouvait laisser un homme indifférent – on tirait son épée pour moins que cela, on s'en allait voir l'avoué pour moins que cela! Les filles restaient à la maison sans barguigner ainsi que le voulait le code de conduite, bien serrées dans leurs atours; oui, mais diable, il n'était point supportable de les voir pleurer! Le mari devint prévenant et, voulant lui aussi se défaire d'une union distante enveloppée de draps froids, proposa le divorce à Charlotte. La liberté, voilà bien une grande chose! C'est que Benjamin ne voulut pas divorcer, lui; il n'y voyait point encore intérêt; Charlotte lui plaisait bien, Charlotte animait sa fougue, le vengeait, mais divorcer, et pourquoi donc?

Que faisait le tourtereau à la cour de Charles II de Brunswick? Au vrai, il n'y paraissait qu'épisodiquement. Il servait un souverain éclairé fort aimable avec ses gens; ce prince allemand signa avec le roi de Prusse, et à l'instigation de Marie-Antoinette, le fameux manifeste de Brunswick, un brûlot interventionniste qui mit le feu à Paris le 10 août 1792 et précipita la chute de la famille capétienne. Benjamin regardait la Révolution française d'un oeil vif et disait, en compagnie de Jacques Mauvillon, ami de Mirabeau, «préférer le fourbe et la fureur qui renversent les châteaux forts, détruisent les titres et autres sottises au stupide conservatisme politique et religieux». Les affaires de France le passionnaient depuis son premier séjour à Paris en 1785.

Charlotte aurait volontiers divorcé pour se blottir sans fard entre les bras du gentilhomme vaudois ! De son côté, Benjamin hésitait à se séparer de Minna ; il lui arrivait même de la disputer pour ses frasques ! Charlotte resta coite, mortifiée avant un retournement de situation dont Benjamin avait le secret ; il se résolut finalement à divorcer de Minna d'une manière bien emberlificotée. « Je ne veux pas vous perdre, dira-t-il en substance à son épouse infidèle, je ne vous reprocherai rien mais je veux être libre, etc. » Sur ces déclarations, il s'en alla prendre les eaux à Dribourg, délaissa l'épouse et l'amante, raconta s'en porter bien !

Quelque jour suivant l'échange d'une ardente correspondance avec Charlotte, il galopa vivement vers Cassel², le feu aux joues – Cassel était une jolie localité allemande habitée par des descendants de huguenots français et proche de Dribourg –, rejoindre sa belle qui, elle, vint plus prosaïquement en voiture avec un retard bien normal pour une dame. Ils s'aimèrent beaucoup, chastement (ce que laissa entendre Benjamin), ainsi qu'il sied ! Ce n'était pas lui qui écrivait comme Stendhal à propos d'une amante point encore gagnée : « J'ai même touché l'endroit où l'ébène doit commencer à ombrager le lis. »³

Encore fallut-il aux amoureux s'encombrer d'un séjour désespérant dans la famille de Charlotte, famille bien raide qui ne sembla guère disposée à répondre à leurs sollicitations. Benjamin s'en retourna à cheval, point trop solide dans ses étriers, manquant de verser à chaque coup de vent, les yeux bien mouillés.

Las, le lecteur n'eût pas été étonné que Benjamin, pareil au jeune Werther qui aimait follement une autre Charlotte

² Cassel sera rebaptisée Kassel au XX^e siècle.

³ Journal de Stendhal du 4 juillet 1807.

également promise, se suicidât derechef. Il n'en fit rien, car il inclinait pour une passion plus grande que le Werther de Goethe pour sa Charlotte, celle de l'indépendance, une indépendance qui semblait bien masquer une irrésolution native.

Après quelque repos, Benjamin se rendit à Lausanne régler des affaires de famille; il y rejoignit une femme connue à Paris en mars 1787, et qu'il suivit alors en Suisse, son amie Isabelle de Charrière⁴, de vingt-sept ans son aînée, auteur d'une œuvre appréciée: *Les lettres neuchâteloises*, *Les lettres de Lausanne*, la *Lettre à Monsieur Necker sur son administration*, son roman *Caliste*... Cet écrivain qu'on nommait Belle de Zuylen dans sa jeunesse vivait à Colombier, au Pontet, près de Neuchâtel. Sa culture était immense, sa philosophie tricotée de scepticisme: elle avait rencontré David Hume en avril 1767 en Angleterre et d'Holbach, fervent athée, en 1781 à Plombières, pour le disputer sur Rousseau et son *Héloïse*! Elle détestait Voltaire, et si elle respectait la religion, elle ne voulut point en avoir, ce qui, dans ce temps, convenait à Benjamin. Le jeune homme séjournera longuement à Colombier, du 2 décembre 1793 au début du mois d'avril 1794⁵. Isabelle lui lira son manuscrit, *La parfaite Liberté ou les vous et les toi*; il oubliera (presque) Charlotte dans l'atour de la dame du Pontet! Il écrira encore à Charlotte, elle lui répondra encore et encore, enfin il la délaissera et se prendra à considérer leurs anciens projets comme abandonnés; il osera justifier cet abandon par un souvenir trop vague, quoique assez doux, de l'ancienne passion. Isabelle, l'incrédule Isabelle, comblera provisoirement les jours du jeune homme, enlaçant son esprit et son cœur. Il écrira plus tard de la passion qu'Isabelle lui vouait: «Il y a des

⁴ Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), née au château de Zuylen (Hollande) le 20 octobre 1740, décéda à Colombier (principauté de Neuchâtel) le 27 décembre 1805.

⁵ Nous y reviendrons en détail au chapitre *Retrouailles à Colombier et infra*.

souvenirs de moi dans le cœur de cette femme.»⁶ C'est peu dire, et dire froidement, et liquider avec beaucoup de désinvolture une histoire brûlante, de la façon si détachée, comme absente de l'histoire de sa vie, que Benjamin affectionnait.

⁶ *Journaux intimes* de Benjamin Constant, journée du 3 mai 1805.

Belle et les « mariages manqués »

Une beauté hollandaise : Belle de Zuylen naquit de Jacob van Tuyll van Serooskerken van Zuylen le 20 octobre 1740 au château de Zuylen, près d'Utrecht, première des sept enfants van Tuyll. Elle était délurée, ardente de tout savoir ; sa famille l'envoya promener à travers l'Europe dès l'âge de dix ans. Elle courut la Suisse, la France, Paris et Versailles ; elle rencontra le peintre Quentin de La Tour qui la peignit. La fillette se forma auprès des meilleurs précepteurs, M^{lle} Prévost en particulier ; la jeune fille émerveilla le monde. Sa préceptrice lui reconnaissait de la droiture, un cœur bon et une candeur de caractère, merveille de fraîcheur qui l'accompagnera sa vie durant. La meilleure image qu'on puisse garder d'elle, elle qui fut sensible à l'excès, et qui, supérieure au monde l'entourant, s'ennuyait et ainsi gâtait sa joie de vivre, est toute comprise dans ce petit mot de M^{lle} Prévost : « [...] Je veux bien croire que la plupart des personnes que vous voyez ne sont pas propres à vous amuser. Mais examinez si cela ne vient point de vos dispositions intérieures... Qu'est devenue cette fille qui riait même en dormant ? [...] »

Dans le sommeil de Belle s'évaporaient les complexités de son esprit, les difficultés de l'être confronté à l'État des philosophes, elle qu'on ne cessait de renvoyer à son état de fille. Elle refusait furieusement de coudre et préférait les spéculations de l'esprit – elle finira par coudre l'âge venant. Dans le sommeil de Belle s'échafaudaient de parfaites théories sur la liberté des filles ; et cette fille-là souriait en dormant.

Table des matières

INTRODUCTION	7
PASSION FROIDE	9
BELLE ET LES « MARIAGES MANQUÉS »	15
<i>Les lettres à d'Hermenches</i>	16
<i>Zélide</i>	18
<i>On ne peut croire sans comprendre</i>	19
<i>Un mariage de raison</i>	21
ISABELLE DE CHARRIÈRE À COLOMBIER	25
<i>La vie à Colombier, au Pontet</i>	26
BELLE ET BENJAMIN, LES AMANTS DE PAPIER PEINT	31
<i>La lettre du coq</i>	34
<i>Opium</i>	35
PORTRAIT AMOUREUX DE BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE	39
<i>Amours « géographiques »</i>	40
<i>Deuxième séjour chez les Suard</i>	43
« <i>L'amour</i> » de M ^{me} Saurin pour la jeunesse de Benjamin	46
Le « <i>suicide</i> » de Benjamin	47
<i>Benjamin en son miroir</i>	49

L'ESCAPADE ANGLAISE	53
<i>Le cheval et M^{me} de Charrière</i>	56
RETROUVAILLES À COLOMBIER.....	59
<i>Douce soirée</i>	62
<i>Intermède à Neuchâtel</i>	64
BARBET ET LE DIABLE BLANC.....	67
<i>Maudits duels</i>	69
MAUVAIS TEMPS.....	73
DE QUELS MAUX EST TRICOTÉ L'AMOUR?	81
<i>L'appel au secours : la lettre du 31 mars 1793</i>	85
HIVER.....	91
<i>M^{me} de Staël et M^{me} de Charrière</i>	92
<i>Le soleil de Colombier</i>	95
FIN DE PARTIE.....	99
<i>10 septembre 1794</i>	102
<i>Le voyage à Coppet</i>	106
ÉPILOGUE.....	111
INDEX DES PERSONNAGES.....	113
INDEX DES LIEUX.....	117
BIBLIOGRAPHIE	119
TABLE DES MATIÈRES	122